



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage
sur www.lesnouveauxauteurs.com

Auteur : Isabelle Fox

Titre : Ni là, ni ailleurs...

Genre : Roman

Une femme, quadra Julia, partage sa vie entre Boston et Paris, entre un mari qu'elle aime et ses enfants et leur père pour lequel ne reste que la tendresse, entre la société mère américaine qu'elle a créé et sa filiale française ... jusqu'au jour où la machine s'enraye.

EXTRAIT

Paris-Boston

.....

Lorsque son réveil sonna, Julia eut l'impression désagréable qu'elle venait seulement de s'endormir. Il était cinq heures. Elle partirait à sept, mais elle aimait se préparer tranquillement avant de réveiller les enfants. Elle se traîna sans entrain jusqu'à la salle de bain, et ce qu'elle vit dans le miroir n'était pas de nature à réveiller son enthousiasme. Elle se jugea pâle, défraîchie, mal coiffée, l'oeil cerné. Elle enchaîna comme une automate les gestes de sa toilette quotidienne. Où qu'elle soit, cette toilette se composait d'un rituel immuable dont elle ne modifiait jamais l'ordre. La cérémonie se terminait par l'opération qu'elle nommait ravalement de façade.

Elle en était au rimmel lorsqu'elle sursauta.

- Mon Dieu, Ann, tu m'as fait une de ces peurs!

- Excuse-moi. Je suis venue te voir te maquiller. Tu te rappelles, quand j'étais petite je te regardais tous les matins.

Julia sentit son coeur se serrer. Bien sûr qu'elle s'en souvenait. Ann venait s'asseoir sur un tabouret et elle la regardait, fascinée, transformer son visage à petites touches. A la fin, elle lui disait toujours : tu es belle, maman, tu es la plus belle maman du monde.

A cette époque, Julia rentrait presque tous les jours à Lovejoy Creek. Et Robert venait souvent la rejoindre dans leur lit, tard dans la nuit, lorsqu'il avait fini de travailler.

Julia enveloppa sa fille d'un regard critique :

- Tu crois que c'est très adapté, ce short rose, pour faire les courses à Boston?

- Mais maman, on est au mois d'Août! Et puis avec un T shirt et des baskets, je t'assure que c'est très bien.

- Si tu le dis, fit Julia en attrapant sur un cintre un tailleur de lin beige.

- Tu as déjà préparé ton sac?

Julia n'emportait pour ses voyages qu'un petit sac contenant un jean et une veste confortable qu'elle enfilait au bureau avant de partir prendre l'avion.

Sa mystérieuse garde-robe outre atlantique intriguait beaucoup sa fille.

- Maman, quand est-ce que tu m'emmènes avec toi à Paris?

- Pas cette année ma biche, ça tombe mal. J'ai un travail de dingue à l'agence en ce moment.

- Tu dis toujours ça! J'aimerais bien voir où tu vis, faire les boutiques avec toi, me promener dans Paris. Marcy y a été avec ses parents l'an dernier, et elle dit que c'est vraiment génial...

Julia poussa sa fille vers l'escalier.

- Va mettre le café en route, je vais réveiller ton frère.

Julia emprunta l'escalier en colimaçon qui menait au deuxième. La porte de la chambre de Jack était entrebâillée et Julia la poussa doucement, craignant qu'il ne soit déjà éveillé.

Mais non. Il était roulé au creux de son lit, les genoux repliés sous lui et la tête enfouie dans son oreiller. Jack dormait ainsi depuis sa plus tendre enfance. Quand il était bébé, on aurait dit un petit lapin, fesses relevées, dans son babygro.

Julia s'assit au bord du lit et caressa doucement le duvet blond sur les bras dodus. C'était hors de question, mais elle aurait aimé avoir encore un bébé pour ne pas rompre avec le monde de l'enfance.

Jack ouvrit un oeil bleu foncé.

- Quelle heure il est?

- Très tôt. Tu n'es pas forcé de te lever mais j'ai pensé que tu serais fâché si je partais sans te faire un bisou.

- Je viens prendre le petit dèj avec toi, fit Jack en envoyant promener ses couvertures. J'aurai tout le temps de dormir après. Et puis papa, il sait pas préparer les petits déjeuners comme toi.

Julia sourit. Quand elle l'avait rencontré, Robert ignorait jusqu'à l'existence d'un repas nommé petit déjeuner. Il buvait à la hâte une tasse de café instantané préparé à l'eau chaude du robinet. Alors que Julia était une esthète du petit déjeuner : elle servait les scones et les muffins tous chauds dans de la vaisselle fleurie et ne tolérait sur sa table que certaine marque de marmelade anglaise triée sur le volet. Ce fut le premier deuil qu'elle eut à prendre concernant ses idéaux en matière de vie conjugale.

Jack et Ann adoraient petit-déjeuner avec leur mère, car c'était le seul repas qu'ils pouvaient prendre avec elle en petit comité, sans les bougonneries de Madame Marble ni la présence un peu intimidante de leur père.

A sept heures moins le quart, un vigoureux coup de sonnette sonna le glas de leur intimité.

- Ça y est, vla le dragon, soupira Jack en s'essuyant la bouche.

- Bonjour tout le monde, fit Madame Marble en pénétrant d'un pas martial dans la cuisine. J'ai pensé qu'il me faudrait bien un quart d'heure pour noter les instructions de madame, ajouta-t-elle en sortant d'un tiroir un gros cahier à spirales.

Julia lui avait maintes fois suggéré de l'appeler par son prénom, mais il n'en était pas question. Cette organisation quasi militaire plaisait à Madame Marble, qui aimait l'ordre et la précision, pas comme Monsieur Liberatore qui disait tout et son contraire en cinq minutes et laissait ses instructions sur des petits bouts de papier collant qui volaient partout dans la cuisine. Madame Marble était d'ailleurs persuadée que Julia Mac Intyre "portait la culotte", pendant que son fainéant de mari passait son temps à rêvasser assis à sa table.

Vingt minutes plus tard, instructions données et Jack dûment câliné, Julia pénétrait dans le garage

pour sortir sa voiture. Robert ne s'était toujours pas manifesté. D'ordinaire, il pointait le bout de son nez avant son départ pour s'assurer que tout allait bien avant d'aller prendre son café en poudre. Encore un lambeau de leur intimité qui se détachait en douceur, sans faire de bruit comme dit la chanson, songea Julia en mettant le contact.

De bruit, elle ne fut pas privée pendant les deux heures que durèrent le trajet jusqu'à Boston. Marcy et Ann semblaient avoir un réservoir inépuisable de choses à se raconter, à grand renfort d'éclats de rire et d'onomatopées hermétiques pour un non initié. Julia tentait en vain de se concentrer sur son travail. Le mois d'août, d'ordinaire plus tranquille, était exceptionnellement chargé cette année. Les difficultés économiques et sociales rendaient les entreprises plus méfiantes sur leurs embauches, et la concurrence entre cabinets de conseil en recrutement était rude.

Julia n'avait plus le temps de s'occuper personnellement des embauches. Elle recherchait de nouveaux clients, elle surveillait en permanence les méthodes de ses concurrents pour ne pas se faire déborder. La survie d'une petite agence comme la sienne tenait à peu de choses, et il fallait être en permanence sur ses gardes.

Elle eut un sourire. Oui, elle était en permanence sur ses gardes. Et pas seulement à cause de l'agence.

- Tu trouves ça drôle, maman?

Julia se tourna vers les filles, ahurie.

- Euh, oui, très drôle.

Ann et Marcia se mirent à hurler de rire, et Julia se dit qu'elle n'avait pas dû faire la bonne réponse.

A l'entrée dans Boston, la circulation commença à se ralentir et Julia consulta nerveusement sa montre.

- Laisse-nous à Boston Common, Maman, on attendra que les magasins ouvrent en nourrissant les canards.

- Ça ne me plaît pas trop. J'ai lu dans le journal que les seringues fleurissaient dans les allées. Vous pouvez aussi attendre au bureau.

- Oh, je t'en prie, Maman. On sera prudentes.

- OK. Mais téléphonez-moi à midi pour que je ne me fasse pas de souci. Et n'oublie pas d'appeler ton père pour qu'il aille vous chercher à la gare ce soir.

- T'inquiète pas, M'man, tout ira bien.

Julia laissa les enfants au coin de Charles street et de Beacon et prit à gauche vers Commonwealth. Son agence était installée sur les trois étages d'un des premiers immeubles de l'avenue vers Boston Common. C'était une implantation moins fonctionnelle que celle de ces bâtiments neufs qu'on trouvait en

périphérie de Boston mais personne n'y trouvait à redire. C'était bien situé et l'immeuble, bien rénové, avait beaucoup d'allure.

Julia se gara dans le petit parking privé aménagé en sous sol. Il est vrai que ce tout petit parking était l'inconvénient majeur de cet emplacement, songeait-elle tout en revenant vers le bureau. Par mauvais temps en hiver, les clients se plaignaient de ne pouvoir se garer plus près.

Elle chassa provisoirement cette préoccupation et poussa la lourde porte en bois.

- Bonjour, Madame Mac Intyre.

- Bonjour, Steffie. Bon week-end?

Requête purement formelle. Steffie passait toujours de bons week-ends. Steffie était en permanence prête à rire, ce qui en faisait une réceptionniste-standardiste idéale. Elle avait pourtant son lot de soucis, avec un mari cloué par la sclérose en plaque dans un fauteuil roulant, mais elle assumait son destin avec la sérénité du chat qui sait qu'il a six vie devant lui pour se rattraper.

- Bonjour, Jennifer, fit Julia en pénétrant dans le bureau de sa secrétaire, au premier étage.

Julia s'abstint de lui demander des nouvelles de son week-end car elle connaissait la réponse. Jennifer était dotée du don de se faire plaquer par ses amoureux dans un délai variant entre deux jours et une semaine après leur rencontre. Ignorante de cette caractéristique, Julia avait subi six premières ruptures avant de prendre résolument le parti d'ignorer la vie sentimentale de Jennifer, qui était par ailleurs une excellente assistante.

- Lola Springle a déjà appelé deux fois ce matin, à propos de votre article, et il faut que vous rappeliez dès que possible Monsieur Kohler de la banque Barnes. Et vous déjeunez avec les jeunes consultants aujourd'hui, ne l'oubliez pas.

Julia considéra d'un air abattu le tas de courrier qui l'attendait, soigneusement classé, sur son bureau. Elle n'y arriverait jamais. Elle menait une vie de fou entre ses deux bureaux, c'était complètement idiot, elle ne pourrait pas continuer longtemps comme ça.

Jennifer attendait, debout dans l'encadrement de la porte.

- Qu'est ce que je fais pour Madame Springle?

- J'ai besoin d'une heure pour boucler mon papier. Bloquez l'entrée de mon bureau et le téléphone, et appelez Madame Springle pour lui dire que je lui envoie par mail à dix heures.

Lola Springle était la rédactrice en chef de *Business Women*. Julia écrivait un article par mois sur le thème : "Voyages et femmes d'affaire", accompagné d'une belle photo, tailleur chic et sourire avenant, dans son bureau d'*Executive*.

Le sujet du mois était : "Que mettre dans votre sac pour un voyage de deux jours en Europe".

Julia alluma son ordinateur en grimaçant. Il lui faudrait arrêter ces articles, elle n'avait plus le temps. Et puis elle ne voyait vraiment pas ce qu'elle allait raconter. N'oubliez pas votre brosse à dent et vos pilules

du lendemain, on ne sait jamais. Non, ça ne ferait pas rire Lola.

Le bourdonnement de l'intercom la fit sursauter.

- Madame Mac Intyre, téléphone pour vous.

- Je vous avais dit de ne pas me déranger!

- Je suis navrée, mais ça a l'air important, c'est votre mari, et il a un drôle de voix, j'ai pensé que...

- Passez-le moi.

- Allô, Julia!

- Jacques! Mais où es-tu? Et pourquoi téléphones-tu ici, je t'avais demandé...

- Julia, mon père est mort.

- Je suis désolée.

- J'ai essayé de t'appeler tout ce week-end à ton studio, mais tu n'étais pas là...

- J'étais en séminaire, je t'en avais parlé.

- Quand arrives-tu?

- Demain matin. Je passerai me doucher à la maison et on peut se retrouver pour déjeuner, si tu

veux...

- Viens vite. Tu me manques.

Julia raccrocha brutalement, l'estomac tordu par une nausée. Jennifer avait dit que c'était son mari. Peut-être s'était-elle rendue compte que ce n'était pas Robert mais n'avait pas voulu l'embarrasser, elle était si discrète. Jacques et Robert avaient un peu le même timbre de voix. Mais l'un était natif de Philadelphie et l'autre d'Alger. Cela faisait une différence dans l'accent tonique.

Julia contempla son écran d'un air morne. Elle ferait mieux d'appeler son article : trucs et astuces pour ne pas rater votre double vie.

Julia avait fait la connaissance de Jacques à Paris, un mois à peine après l'ouverture de l'agence. Il ressemblait tant à Robert qu'en le voyant assis dans le salon d'attente elle avait tout d'abord cru que c'était lui, qui était venu lui faire une surprise. Vu de plus près, elle avait constaté que Jacques Rossi était un peu plus grand, moins ventru, et habillé avec plus de recherche que Robert n'avait coutume de l'être.

Jacques cherchait pour sa société de bons candidats américains. Il était en retard et Julia était pressée, ils décidèrent de traiter son cas en déjeunant. La brasserie du coin affichait tête de veau vinaigrette et langue sauce piquante, et Jacques Rossi décréta d'un ton définitif qu'il n'aimait ni l'un ni l'autre. Ils allèrent donc *Chez Pierre*, un peu plus loin, qui ne servait aucune de ces denrées charcutières dans son petit restaurant faussement simple. C'était une journée de printemps légère et court vêtue. Court vêtue, Julia l'était aussi, comme toutes les parisiennes dès que les bistrotis sortaient leurs tables en terrasse. Elle se sentait belle et désirable, et elle ri beaucoup, pendant ce repas qui n'était plus du tout d'affaire. Jacques

Rossi était si différent des hommes qui composaient son ordinaire qu'elle en oubliait son agenda de femme pressée : il parlait avec un égal bonheur de Matisse et de Cendrars, avait lu Kerouac, et semblait porter sur toute chose un regard lucide et sans haine.

Julia avait perdu l'habitude d'être courtisée. Elle ne l'avait d'ailleurs jamais eue car elle était passée d'un coup du statut d'adolescente studieuse à celui de mère de famille et femme d'affaire, occupations qui laissaient peu de temps au marivaudage.

Elle était pendue à ses lèvres, rivée à son regard comme le canari devant le matou vorace, irrémédiablement subjuguée. Au dessert, il avait posé sa main sur la sienne, et Julia ne l'avait pas enlevée. Il avait dit :

- Vous êtes très belle, Madame Mac Intyre, mais vous n'avez pas l'air heureuse.

Julia avait refermé son poing sous sa main, et piqué du nez dans mon assiette, gorge bloquée.

C'est vrai qu'elle n'était pas très heureuse, mais elle ne se l'avouait pas à elle-même, alors comment l'avait-il su, ce diable d'homme? Julia en était au stade où l'on se répète farouchement l'incantation du bonheur : tu-as-deux-beaux-enfants-tu-as-une-belle-maison-tu-es-en-bonne-santé-tu-as-un-bon-métier-et-tu-gagnes-bien-ta-vie, alors pourquoi, hein, pourquoi ne serais-tu pas une femme heureuse?

Julia se saisit du cadre qui trônait sur son bureau. C'était l'image même du bonheur familial, le genre de photo à vous arracher des larmes de joie. Jack et Ann étaient beaux et bronzés dans leur petit short, et Robert tenait Julia par la taille, tout sourire. Le cliché avait été pris l'année de l'ouverture de l'agence.

Jacques Rossi avait refermé sa main sur celle de Julia. Ils étaient sorti du restaurant et quand il avait passé son bras autour de son épaule, elle s'était laissée allée contre lui. Il y avait à son cou un soupçon de parfum d'homme. Il avait pressé ses lèvres sur les siennes. Julia avait eu peur de lui laisser des traces de rouge à lèvres. Il n'y a qu'au cinéma que les baisers rouge sang ne laissent pas de traces aux lèvres des hommes.

Ils avaient marché dans Paris, mains serrées, coeurs battants. Il faisait si beau sur les quais, si bon vivre cette après-midi là. Rue Saint-Louis en L'île, ils trouvèrent un hôtel. Après un escalier tortueux, les chambres étaient petites et claires, joliment meublées de bois anciens. Les fenêtres donnaient sur une petite cour de pierres blanches entourant une fontaine venue d'un autre siècle.

Jacques, nu, avait l'air d'un faune.

Les draps avaient une odeur de grenier, une odeur oubliée et lointaine.

Après l'amour, ils avaient parlé, serrés l'un contre l'autre, et Julia découvrit le plaisir de regarder les ombres grandir dans une chambre aux rideaux tirés.

Ce fut Jacques, surtout, qui parla. De ses divorces, de ses enfants, de ses passions. Et puis, à un moment, il s'était mis à dire nous, et Julia l'avait laissé dire.

- Excusez-moi, Madame Mac Intyre, mais il est dix heures, et...
- Encore cinq minutes, Madame le bourreau, et je vous rends mes devoirs.
- Vous êtes toute pâle. Vous voulez un petit café?
- Volontiers. Vous me rappellerez de passer au studio avant de partir ce soir, je viens de me souvenir que j'y ai laissé un dossier important.

Julia avait conservé le studio d'étudiante que ses parents lui avaient acheté lorsqu'elle avait été reçue à Harvard. Ils disaient que c'était un investissement pour l'avenir, et qu'elle pourrait le revendre quand elle se marierait. Elle ne l'avait jamais revendu. Il était plein de souvenirs de sa mère, lorsqu'elles en avaient fait ensemble la décoration, et Julia y était très attachée.

Julia

Je possède un petit studio sur le port de plaisance de Boston. J'y passe la nuit lorsque je travaille très tard, ou lorsqu'il fait trop mauvais pour reprendre la route pour rentrer à la maison, certains jours d'hiver. Un répondeur téléphonique interrogeable à distance y recueille les appels de Jacques, à qui par précaution je n'ai jamais donné mon numéro de portable. Je l'avais oublié, ce week-end, dans nos pérégrinations Philadelphiennes.

A Paris, Jacques et moi habitons un petit appartement en duplex, près du Pont de Saint Cloud, que Jacques a acheté quand nous nous sommes rencontrés. J'ai dit à Robert que je partageais l'appartement d'une amie, et je lui ai donné le numéro d'un portable que je n'utilise qu'en France. Cela n'a jamais eu l'air de lui poser de problèmes. Rien de ce qui me concerne ne lui pose de problème, d'ailleurs.

Je n'ai pas parlé de mes enfants à Jacques.

Ç'aurait pourtant été plus facile, pour justifier mes dimanches aux Etats-Unis. Mais il aurait fallu le dire tout de suite, et je ne l'ai pas fait. Je me suis inventé des prétextes professionnels plus ou moins plausibles, dont il semble se contenter. Ses propres week-end sont réservés à ses enfants les plus jeunes, et mon absence lui permet de concilier commodément ses vies de père et d'amant.

Nous parlons quelquefois d'un bébé, comme d'une douce folie qu'il aurait fallu s'offrir, Jacques par jeu, et moi parce que j'aurais aimé avoir un enfant de l'homme que j'aimais. Mais il est, sous cet aspect là, plus difficile à une femme d'avoir plusieurs hommes que le contraire.

Je passe sous silence l'enfer des carnets d'adresse. Je connais par coeur les trente-cinq numéros de téléphone dont il serait dangereux qu'ils figurent en clair sur mes répertoires.

. . . .

Arrivée glauque à l'aéroport de Roissy. Je déteste ces atterrissages au petit matin, quand on n'a pas assez dormi et qu'on se sent sale et fripé. Je cherche ma voiture, je m'embrouille les pédales comme chaque fois que je quitte l'automatisme confortable des US pour les subtilités de l'embrayage, et je me glisse dans le flot agressif des autoroutes parisiennes.

Une heure et demie pour arriver à la maison, une heure pour faire ma toilette, autant prévenir le bureau qu'ils ne me verront pas ce matin, puisque je déjeune avec Jacques.

La maison sent l'homme et le renfermé. J'ouvre grand le lit et les fenêtres, je range tasses et verres sales dans le lave-vaisselle, j'essuie les miettes restées sur la table. Jacques est de cette race d'hommes qui deviennent infirmes dès lors qu'une femme n'est pas à leur service. Très mauvaise éducation. Jacques est un pied-noir, un vrai de vrai, un Algérois qui a pris le bateau vers Marseille, un jour de Juin 1960, pour ne jamais revenir. Il avait une mère qui veillait à tout, qui était à ses ordres, qui l'aimait tant qu'aucune femme, jamais, ne pourrait la remplacer dans le coeur de son fils. Elle est morte avant que je ne rencontre Jacques, mais je la connais bien. Il m'a tant parlé d'elle.

C'est l'heure d'aller déjeuner. J'achève le ménage dans la maison, et dans ma tête aussi, car j'ai fait cette nuit dans l'avion un rêve étrange, qui m'obsède et dont j'aimerais effacer le souvenir.

J'ai revu avec précision l'appartement de ma grand-mère maternelle. Je n'y avais pas pensé depuis sa mort, il y a une vingtaine d'années. Dernier étage sans ascenseur d'un immeuble chic des années trente, à Asnières. La petite chambre avec le piano. La salle à manger et son énorme poste de télévision. Dans un coin, au fond, un petit cagibi aveugle muni d'une cuvette. Une minuscule cuisine, avec l'étendoir à linge au-dessus de la table, et la vue sur la cour intérieure, tout en bas. Mon regard d'adulte me dit que c'était un appartement de domestique, petit et triste, et très pauvre. Je n'aime pas ce regard cruel et je voudrais le chasser. Ma grand-mère était mon refuge et mon point d'ancrage, et son appartement était le plus beau du monde.

C'était un drôle de rêve en noir et blanc, sans paroles, un rêve en forme de reproche. J'ai peu vu ma grand-mère pendant les années qui ont précédé sa mort, toute occupée que j'étais de ma réussite professionnelle. Un jour, j'ai appris qu'elle était tombée, toute seule, chez elle. Quand j'allais la voir, elle me versait un petit porto et elle me racontait ses vingt ans, les bals sur les quais, comment elle avait rencontré mon grand-père et comment un jour, après un fox-trot effréné, elle avait perdu sa culotte dont les élastiques ne valaient pas ceux de maintenant, et comment elle l'avait glissée prestement dans la poche de son cavalier.

C'était une vieille dame épatante, avec une silhouette de jeune fille à soixante-dix ans passés. Je croyais que j'avais la vie devant moi pour lui dire.

J'ai rendez-vous avec Jacques pour déjeuner dans notre bistrot préféré, à côté du jardin Albert Kahn. Distraite, je salue la serveuse en anglais, et je me sermonne vertement : dans ma situation, on ne

peut pas être distrait. Elle me regarde en souriant :

- Je comprends d'où vient votre accent, maintenant. Je me demandais, aussi!

Le voilà. Sa ressemblance avec Robert m'apparaît moins évidente, au cours du temps. Robert s'est arrondi, légèrement voûté, il se déplace sans hâte. Jacques est anguleux, sautillant, toujours prêt à exploser d'on ne sait quelle colère intérieure.

Il me repère, et s'avance vers la table d'un pas rapide.

- J'ai déjà commandé. Pavé saignant-frites. Ça te va?

- Tout ce que tu fais me va.

Les cernes sous ses yeux sont plus profondes et plus sombres que d'ordinaire. J'attends qu'il parle.

- Je suis en première ligne, maintenant. Je m'y étais préparé, mais ça fait drôle.

C'est la voix de Jacques qui vient de faire un drôle de couac.

Ses rapports avec son père étaient compliqués, irrationnels, destructeurs. Je n'en connais que la version de Jacques car j'ai peu vu son père, qui, depuis la mort de sa femme, restait cloîtré dans sa maison de campagne.

- J'aimerais que tu m'accompagnes à l'enterrement, reprend Jacques. C'est demain après-midi, à Angers.

- Et il y aura...?

- Oui, il y aura les deux autres, et les enfants.

Cette perspective ne m'enchanté guère car j'ai peu d'affinités avec les deux ex, surtout la dernière, une italienne agressive et bavarde. Mais ce n'est pas le moment d'exposer mes états d'âme.

- Bien sûr, je viendrai.

Jacques passe son bras par dessus la table et pose sa main sur la mienne, le regard soudain radouci.

- Tu m'as manqué, chérie. J'aurais aimé que tu sois là.

Jacques a cinquante-trois ans, le même âge que Robert, treize ans de plus que moi. Le temps heureux de notre couple va passer vite, maintenant, et je m'en veux de ne savoir lui offrir que ce pauvre mi-temps, cet arrangement bancal. Passé les premiers émois et la première chambre, Jacques est devenu l'homme avec qui j'aime vivre, parler, rire, dormir, et il est resté celui dont j'aime le poids sur moi.

Il a le caractère jaloux et ombrageux des hommes du sud de la Méditerranée. Parfois il me dit, très sérieux : "Si tu me quittes, si tu vas avec un autre homme, je te tuerai". Menace purement symbolique, mais il n'empêche. Je ne veux pas que Jacques me tue, même dans sa tête. Ce serait pire que d'être vraiment morte.

Et puis je sais, pour en avoir vécu quelques unes, que les colères de Jacques sont explosives, brutales, injustes. Il fusille son adversaire sans sommations, sans lui laisser la moindre échappatoire, avec un aveuglement acharné.

Les seuls moments de notre vie commune où j'ai eu envie de quitter Jacques sont ceux de ces mémorables colères. Si j'étais une femme du Sud, j'élèverais la voix, moi aussi, je hurlerais des choses blessantes et je ferais voltiger des assiettes, et ainsi nous lutterions à armes égales. Mais je suis une enfant des terres froides. Mon élocution est lente et réfléchie, et il est terrible, le poids des mots que l'on me jette au visage comme autant de graminées qui, pour ces Méditerranéens, sont aussitôt dispersées et oubliées. Moi, je n'oublie pas. Je pèse, je dissèque, je me révolte sourdement, et je ne pardonne pas.

Après le déjeuner, je téléphone à la maison. Il est neuf heures du soir, dans le Maine et la petite voix aiguë de Jack me saute aux oreilles.

- Papa est en train de me lire les lettres que *Calamity Jane* a écrites à sa fille, c'est super, Maman, tu ne peux pas savoir ce que c'est super!

Si, mon lapin, je sais que c'est super. Ton père me les a lues, à moi aussi, lorsque nous étions plus jeunes. Ce sont les lettres d'une mère qui, à vingt-quatre ans, avait perdu son homme, et qui avait laissé partir sa fille vers une autre vie, plus facile et plus protégée. *Calamity Jane*, Martha Canary de son vrai nom, était aux yeux de tous une théatreuse et une putain. A ses propres yeux, elle était une femme qui avait aimé, et puis qui avait perdu ce qu'elle avait aimé, et pour qui plus rien n'avait vraiment d'importance. J'ai relu ces lettres, récemment, avec un regard différent. Je sais maintenant que ce que l'on est à ses propres yeux est invisible au regard des autres. Je sais que s'ils savaient ce qu'est devenu ma vie, ils me jugeraient sans pitié.

Jack me passe ensuite sa soeur, qui me demande de lui ramener des journaux de cuisine français. Je les embrasse et leur parle du temps à Paris.

La routine de mes petits mensonges quotidiens.

.....

Commentaires du Comité de Lecture Citoyen :

isabelleD, 42 ans assistante

« Un bon scénario de comédie romantique américaine, un roman à la Marc Levy, Guillaume Musso ou Anna Gavalda qui se lit sans réfléchir et qui fait passer un bon moment. »

Coup de cœur ! Note : 8/10

stéphanieD, 34 ans, assistante de direction

« Le personnage composite de Julia est touchant... le message à faire passer est bien retranscrit. » Coup de cœur ! Note : 8/10

marcelB, 80 ans, retraité

« Cela se lit très facilement, l'intrigue n'est pas dramatique mais assez passionnante .J'ai aimé! » Coup de cœur ! note : 8/10

brigitteN, 51 ans, gérante de société

Divertissant, distrayant, facile à lire. C'est le livre à emmener pour combler deux heures de trajet en train. » note : 7/10